Un de perdu

Gilles ABIER

Le garçon est assis à l'avant de la voiture. Il ne dit rien. Mélanie non plus.

Après la signature d'une liasse de documents administratifs sous le regard attentif du lieutenant Talembert, sa mère a eu le droit de l'emmener chez elle. Mais rien n'est encore définitif. Il reste deux ou trois formalités à accomplir avant de clore définitivement l'enquête. Comme l'examen médical, dont le rendez-vous a été fixé au lendemain matin.

Mélanie conduit le souffle court, la gorge sèche. Elle ne cesse de jeter des coups d'œil à son fils. Elle a fantasmé ce trajet des centaines de fois, se voyant ramener son enfant adoré enfin retrouvé à la maison. Mais jamais elle n'avait imaginé que le bonheur serait aussi douloureux. Comme si elle portait un parpaing sur l'estomac.

Depuis qu'ils se sont serrés dans les bras l'un de l'autre, son garçon n'a articulé aucun son. Plusieurs fois, il a été sur le point d'ouvrir la bouche, mais toujours, au dernier moment, il s'est tu. Quand Mélanie lui a annoncé qu'ils rentraient à la maison, il n'a manifesté aucune joie, juste hoché la tête, le visage impassible.

Je suis une étrangère pour lui, essaie de se rassurer Mélanie. Il aura besoin de temps avant de me faire confiance.

- Tu peux ouvrir la boîte à gants, si tu veux.

Le garçon croise le regard de sa mère, légèrement inquiet.

- Il y a une surprise pour toi à l'intérieur.

Le garçon sourit en abaissant la trappe. Il a le choix entre deux jouets : un lapin vert en tissu éponge, plutôt affreux, mais qui doit être doux au toucher surtout si on se caresse la joue avec, tout en suçant son pouce ; ou bien une poupée de chiffon à grosse tête, les yeux en forme de boutons de chemise, dont les deux bras délavés ont sûrement dû être longtemps mâchouillés.

Le garçon pense aussitôt qu'il doit sélectionner le bon doudou. Ce cadeau est un test. Il se tourne lentement vers Mélanie. Le regard triste. La jeune femme comprend aussitôt son erreur. Ce n'était pas calculé. Bien sûr que son Clément de sept ans avait un doudou préféré, mais les deux jouets sont à lui. Peu importe celui qu'il saisit. Et pourtant, elle ne résiste pas à l'interroger.

- Tu reconnais Pinou ? Si tu ne l'avais pas dans ton lit avec toi, tu refusais de t'endormir.

Sans réfléchir, le garçon saisit le lapin dégingandé qu'il examine minutieusement, avant de le porter à son nez et de le respirer profondément.

Mélanie explose de joie.

- Tu te rappelles ! Hein, Clément, tu te rappelles que j'aspergeais Pinou de mon parfum pour que tu t'endormes avec mon odeur tout contre toi ?

Et pour la première fois, le garçon sourit. Un large sourire malicieux.

Mercredi dernier

Le père d'Enzo avait franchement insisté auprès du professeur d'histoire-géo de son fils. Comme il travaillait à Périgueux, il trouvait tout à fait normal qu'il puisse récupérer Enzo directement en ville, après la sortie organisée par l'école.

- Pas la peine qu'il reprenne le bus pour Bergerac. Déposez-le à la gare, je viendrai le chercher. Le gars du kiosque à journaux me connaît ; Laissez-lui mon fils, s'il faut absolument qu'il soit remis à un adulte.

Le professeur d'histoire-géo avait fini par céder, après avoir obtenu la signature d'une décharge parentale. Les sorties scolaires devenaient de plus en plus compliquées à organiser. En plus d'avoir à satisfaire les desiderata des parents, il devait aussi s'assurer de la sobriété du chauffeur du car. C'était trop de responsabilités. La prochaine fois, il louerait un DVD sur « la vie quotidienne pendant l'Antiquité » et le tour serait joué.

Enzo aurait préféré rentrer avec ses copains. On rigolait bien dans le car. Encore plus au retour qu'à l'aller. On avait plein de choses à se raconter. Sur l'enquête menée dans la maison des Gallo-Romains, sur le pique-nique au jardin des Arènes. Mais non. Au lieu de ça, Enzo devrait patienter seul, sur un banc, dans le hall de la gare de Périgueux.

Déjà dix-neuf heures trente passées. Son père avait plus de deux heures de retard. Ce n'était pas normal. Enzo hésitait à aller voir le vendeur de journaux, qu'il avait d'ailleurs rencontré pour la première fois quand son prof l'avait déposé plus tôt. Il fermait à dix-neuf heures quarante-cinq. Si son père n'était toujours pas arrivé à ce moment-là, il irait lui parler.

Enzo se leva pour se dégourdir les jambes. Surtout ne pas paraître désœuvré, sinon les adultes se sentaient obligés de l'interpeller, de le questionner, de se mêler de sa vie. Mieux valait parcourir, intéressé, les différentes affiches accrochées dans la gare. Comme celle qui annonçait de prochains travaux sur la ligne. Ou celle qui informait des horaires entre Périgueux et Bordeaux.

Près du Photomaton, Enzo découvrit un poster qu'il n'avait pas remarqué jusqu'à présent. On y voyait des photos d'enfants, légendées de leur nom et de la date à laquelle ils avaient disparu.

Enzo se sentit happé par ces visages de tous âges, la plupart souriants.

Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir, dans le lot, la photo d'un enfant qui lui ressemblait quand il était petit !

Clément Trieulle. Disparu le samedi 2 juin 2007.

Il aurait douze ans cette année.

Le grincement du rideau de fer attira son attention. L'homme que son père avait dit connaître avait terminé sa journée. Quand il vit Enzo s'approcher de lui, il en resta bouche bée.

- Qu'est-ce que tu fais encore là, toi ?

- Je crois que mon père m'a oublié.

L'homme leva les yeux au ciel, sortit son portable de sa poche et appela le père d'Enzo après avoir demandé le numéro à son fils. Rapidement, il fut conclu qu'Enzo suivrait l'homme chez lui, où son père, qui était rentré directement sur Bergerac, par habitude, viendrait le chercher.

- il n'avait pas l'air content, dit le kiosquier à Enzo après avoir raccroché.

Enzo sourit d'un air désolé, comme s'il s'excusait pour l'embarras qu'il causait.

En montant dans la voiture, le garçon fulminait. Ça ne pouvait plus continuer comme ça.

Ses parents ne le méritaient pas.